

HOMÉLIE SUR SATURNIN ET AURÉLIEN

AVANT-PROPOS

Cette homélie fait naturellement suite aux deux qui précèdent; l'ordre même des événements l'indique. Après avoir obtenu, autant par la ruse que par la violence, la condamnation et la ruine d'Eutrope, le barbare Gaïnas, devenu de jour en jour plus insolent, en vint à ce degré d'impudence de demander les têtes de Saturnin et d'Aurélien, deux des principaux personnages de l'Empire, menaçant de ne déposer les armes qu'à cette condition. L'empereur Arcadius, que son indolence et sa faiblesse prédisposaient à subir tous les outrages, n'osa pas repousser cette inique demande; il était au moment de livrer ces hauts personnages à la mort, si Chrysostome, le père commun des fidèles n'eût abordé lui-même Gaïnas, «le circonvenant, selon son expression, lui conseillant, le priant et le conjurant de ne pas frapper un coup aussi lamentable.» Et le saint évêque fit consentir le chef des Goths à se contenter de la peine d'exil prononcée contre Saturnin et Aurélien. Cela se passait au commencement de l'an 400. C'est après la conclusion de cette affaire, que l'orateur fit entendre ce magnifique discours, dans lequel il parle des troubles de Constantinople, de la vicissitude des choses humaines, de la vanité des biens temporels, des précieux avantages de la pauvreté : autant il y a de danger dans les richesses, autant il nous montre de calme et de sécurité dans l'indigence. En terminant il exhorte ses auditeurs, par l'exemple de Job, à supporter le malheur avec courage.

HOMÉLIE

Prononcée après l'exil de Saturnin et d'Aurélien, lorsque Gaïnas fut lui-même sorti de la ville. – De l'amour de l'argent.

1. J'ai longtemps gardé le silence; et voilà que je reviens enfin à votre charité. Ce silence n'a été causé ni par la défaillance de l'âme ni par l'affaiblissement du corps. Je m'étais éloigné de vous pour opposer une barrière au tumulte, pour apaiser les flots et dissiper la tempête; je m'efforçais de ramener au port, de remettre en sûreté, en leur tendant une main secourable, ceux qui commençaient à sombrer. Je suis le père de tous, et je dois étendre ma sollicitude, non seulement sur ceux qui sont encore debout, mais encore sur ceux qui sont tombés; sur les nautoniers ballottés par la tourmente, aussi bien que sur ceux que pousse un vent favorable; sur les malheureux qui courent risque de périr, en même temps que sur les hommes qui sont en sûreté. C'est pour ces motifs que je me suis vu forcé de rester loin de vous; je n'avais alors d'autre souci que de circonvenir la puissance, ne cessant de l'implorer, la conjurant et la suppliant sans relâche de soustraire nos maîtres aux malheurs dont ils étaient menacés. Et maintenant que leur sort est décidé, quoique d'une manière bien pénible et bien triste, je reviens à vous, heureux navigateurs, qui jouissez d'une mer tranquille et d'un ciel serein. J'étais allé vers eux dans le but de porter remède à leurs maux; je reviens à vous pour éloigner ces maux de votre tête. J'étais allé vers eux pour les arracher à la tempête; je reviens à vous pour vous mettre à l'abri des mêmes périls. Il est nécessaire, en effet, de réparer les chutes, et tout aussi nécessaire de les prévenir; il ne suffit donc pas que nous volions au secours de nos frères tombés, il faut aussi que nous soutenions ceux qui n'ont pas encore succombé, pour relever les uns, pour ranimer le courage des autres : les premiers doivent être affranchis, les seconds doivent être préservés.

Rien n'est stable dans la vie présente, tout est chancelant, c'est comme une mer en démeance, qui chaque jour enfante des naufrages étonnants et terribles. Tout est plein de trouble et d'agitation, tout est écueil et précipice; partout des rochers à fleur d'eau, partout des frayeurs, l'aspect du danger, les soupçons, les frémissements et les angoisses. Nul n'a confiance en son prochain, on est toujours en garde contre lui. Il semble que nous soyons arrivés à ce temps annoncé par le Prophète, quand il dit : «Ne vous fiez pas à vos amis, et ne mettez pas votre espoir en ceux qui vous gouvernent; que chacun se défie de son prochain. Tenez-vous même en garde contre votre femme; il y a des choses que vous ne devez pas lui confier.» (Mi 7,5) Mais enfin, pourquoi cela ? Parce que les temps sont mauvais, «parce que chacun tend des pièges secrets à son frère et que tout ami s'enveloppe d'artifices.» (Jer 9,4) Plus d'ami sûr, plus de frère fidèle. Le trésor de la charité nous a été ravi; la guerre intérieure est partout; oui, la guerre, et, quand elle ne frappe pas nos yeux, elle se cache dans l'ombre. Que de masques autour de nous, que de faux visages ! Je vois des peaux de brebis sans nombre, mais qui servent à cacher des loups. Mieux vaudrait vivre au milieu des ennemis que parmi toutes ces amitiés suspectes. Ceux qui nous adulaient hier, qui nous baisaient les mains, qui nous entouraient d'hommages, ont changé tout-à-coup et se montrent aujourd'hui nos adversaires; ils ont jeté le masque, et parmi nos accusateurs, ce sont les plus acerbes; ceux auxquels ils décernaient hier des actions de grâce, ils les entourent maintenant de leurs trames et de leurs calomnies.

2. Quelle est donc la cause de tout cela ? L'amour des biens terrestres, la frénésie de l'argent, cette maladie qui ne connaît pas de remède, cette fournaise qui ne s'éteint pas, cette tyrannie qui tient le monde entier sous le joug. Voilà pourquoi, ce que nous disions naguère, nous ne cesserons pas de le répéter, malgré tant de réclamations élevées contre ce langage; on se récriait : Ne cesserez-vous de déchaîner votre langue contre les riches ? Ne cesserez-vous de les attaquer ? – Est-ce donc que je leur fais la guerre ? Est-ce que je suis armé contre eux ? N'est-ce pas plutôt en leur faveur que je parle et que j'agis en toute circonstance, tandis qu'ils aiguisent des glaives contre nous ? L'expérience elle-même n'a-t-elle pas montré que, dans mes représentations et mes reproches continuels, je n'avais d'autre but que leur bien, et que les véritables ennemis étaient ceux qui nous font un crime de ce langage ? Voyez comme les événements ont pleinement donné raison à nos paroles. N'avais-je pas dit avec une impitoyable persistance que la fortune est un esclave fugitif, allant incessamment de l'un à l'autre ? Et plutôt à Dieu qu'elle n'eût fait que s'éloigner et qu'elle n'eût pas encore donné la mort en fuyant ! Plût à Dieu qu'en retirant ses faveurs elle n'eût pas renversé ceux qui en

étaient l'objet ! Et maintenant on le voit, ceux qu'elle a dépouillés, elle les a livrés au glaive, elle les a poussés vers l'abîme, cette traîtresse sans pitié, cette implacable ennemie de ceux qui l'adorent. Non seulement elle fuit, je le répète, mais encore elle tue; c'est une bête cruelle qu'on ne saurait apprivoiser, c'est un précipice qui n'offre aucun point d'appui, un écueil sans cesse battu par les ondes, une mer toujours bouleversée par les vents, un tyran implacable, tel qu'on n'en rencontre pas d'aussi cruel chez les barbares; sa haine et sa fureur ne connaissent ni paix ni trêve; on peut la subjuguier un instant, jamais la désarmer.

3. Rien de semblable dans la pauvreté, mais bien tout le contraire. C'est un asile sûr, un port tranquille, une inaltérable sécurité, un bonheur qu'aucun danger ne menace, un plaisir pur, une vie sans trouble, une traversée sans orages, un trésor inexpugnable, la mère de la vraie philosophie, le frein de l'orgueil, une garantie contre les châtiments, la racine de l'humilité. Comment se fait-il donc, dites-le moi, que nous la repoussons pour nous attacher à la poursuite des richesses, comme si nous pouvions ignorer qu'elles nous font une guerre à mort, que les bêtes les plus sauvages n'égalent pas leur fureur ? Voilà ce qu'est l'amour de l'argent, la folie des biens terrestres. Pourquoi recevez-vous sous votre toit le plus implacable de tous vos ennemis ? Il eût fallu l'adoucir, si c'était possible, et vous excitez de plus en plus sa rage ? – Mais comment l'adoucir, me demanderez-vous peut-être ? – Pourrez-vous supporter mes conseils, au milieu même de nos désastres, sous le poids de nos calamités, alors que nous sommes tous dans la perturbation et l'angoisse ? – Comment voulez-vous qu'une bête sauvage se dépouille de sa nature ? – Eh bien, oui, je puis la transformer, si vous y consentez vous-même; c'est jusque-là que va le pouvoir de la parole. Comment donc la ferons-nous renoncer à sa férocité ? En remontant à la cause de cette férocité même. Et comment est-elle devenue si féroce ? Comme les lions, comme les léopards, comme les ours, dont la fureur augmente, dont la rage est à son comble, quand ils sont renfermés et plongés dans les ténèbres. Il en est de même des trésors matériels : enfouis et mis sous clé, ils ont des rugissements plus terribles que ceux des lions, ils répandent au loin l'épouvante; si vous les arrachez, au contraire, à leurs cachots, si vous les distribuez aux pauvres, la bête sauvage devient une brebis, le piège est une sauvegarde, l'écueil est un port, la tourmente est un ciel serein, On peut remarquer quelque chose de pareil, au moment du naufrage : si le navire est trop chargé, il disparaîtra dans les ondes; s'il n'a plus qu'un fardeau modéré, il poursuivra tranquillement sa course. La même chose a lieu dans nos propres maisons : quand on y réunit de surabondantes richesses, un léger coup de vent, une circonstance imprévue suffit pour engloutir la barque avec les hommes; si vous vous contentez de ce qu'exige la nécessité, vous résisterez aux plus violents orages, vous voguez sans peine à travers les flots.

Ne désirez donc pas le superflu, de peur que vous ne veniez à tout perdre, le nécessaire avec le superflu; ne dépassez pas les justes limites, si vous ne voulez pas être dépouillés de tous les biens à la fois. Retranchez ce qui dépasse la mesure, et vous posséderez plus sûrement ce qui la remplit. Ne voyez-vous pas comme les agriculteurs taillent de toute part la vigne, afin que toute sa force ne s'épuise pas dans les feuilles et les rameaux, et qu'elle se reporte sur la racine pour se manifester plus tard dans les fruits ? Faites de même : abandonnez les feuilles et concentrez tout votre zèle sur les fruits. Si vous repoussez ce conseil, dans la prospérité attendez-vous à l'infortune, à la tempête durant le calme, à la maladie pendant la santé, à la plus extrême indigence alors que vous êtes opulent. «Souvenez-vous du temps de la faim dans le temps de l'abondance, est-il écrit, de la pauvreté et de la mendicité quand vous êtes dans la fortune.» (Ec 178,25) Si telles sont vos dispositions, vous administrerez vos biens avec une sage modération, et la pauvreté survenant vous trouvera prêt à la recevoir avec un mâle courage. Un mal inattendu nous jette dans l'étonnement et le trouble; celui auquel on s'attend ne frappe pas au même degré. Vous obtiendrez de la sorte un double avantage : de ne pas vous laisser enivrer ni même exalter par la bonne fortune, de ne pas vous laisser abattre ni même ébranler par l'adversité, puisque vous êtes toujours à l'attendre; l'attente est une expérience anticipée. Voici ce que je dis : Êtes-vous riche, attendez-vous chaque jour à la pauvreté. Pour quel motif et dans quel but ? Parce que cette attente peut vous procurer les plus grands avantages. En effet, celui qui prévoit la pauvreté ne se laisse pas enorgueillir par les richesses; il ne s'amollit pas, il ne tombe pas dans la dissolution, il ne désire pas le bien d'autrui; la crainte dont sa prévoyance est accompagnée lui tient lieu d'un maître vigilant qui l'empêche de franchir les bornes de la sagesse, met un frein à ses pensées, et ne souffre pas que les funestes rejetons de l'avarice germent dans son âme, la crainte du malheur étant comme une faux qui les retranche sans cesse.

4. Voilà le premier des inappréciables biens que vous y trouverez; en voici maintenant un autre qui ne le cède pas à celui-là : c'est que, la pauvreté survenant, vous n'éprouverez aucun trouble. Ainsi l'attente de l'adversité vous en épargnera l'expérience. Ordinairement cette dernière ne vient que parce que la première a fait défaut; elle n'aurait eu aucune raison d'être si l'homme avait été déjà corrigé. Nous pouvons invoquer à l'appui de cette vérité le prophète Jonas annonçant aux Ninivites la destruction de leur ville : ne doutant nullement de la réalisation de cette prophétie, n'ayant plus devant les yeux qu'une ruine certaine, ils trouvèrent un moyen d'apaiser la justice divine dans l'attente même des maux suspendus sur leur tête. Les Juifs nous offrent l'exemple du contraire : c'est parce qu'ils ne voulurent pas croire aux prophètes qui leur annonçaient la ruine de Jérusalem, qu'ils éprouvèrent les maux les plus terribles. «Le sage s'est soustrait au malheur par la crainte; l'insensé est confondu par sa folle confiance.» (Pro 14,16) Il y a plus, la pensée qu'on peut devenir pauvre, alors qu'on est dans la prospérité, fait qu'on ne le devient pas réellement; la leçon que vous n'avez pas voulu recevoir de la prévoyance, l'expérience vous la donnera magnifiquement. J'insiste donc : au sein des richesses, pensez que vous êtes à la veille de la pauvreté; dans l'abondance, prévoyez la faim, dans la gloire, l'ignominie; la maladie, dans une santé florissante. Pensez constamment à la nature des choses humaines : elles n'ont pas plus de stabilité que le cours mobile d'un fleuve, elles s'évanouissent avec plus de rapidité que la fumée dans les airs, elles ont moins de consistance que l'ombre qui s'enfuit. Si vous raisonnez de la sorte, ni la félicité ne pourra vous enfler, ni l'adversité vous abattre; si vous ne vous attachez pas trop aux biens présents, vous ne serez pas trop tourmenté quand ils vous abandonneront. Si vous accoutumez votre esprit à la pensée de l'infortune, l'infortune aura peu de prise sur vous quand elle arrivera, et souvent elle ne viendra pas même vous attaquer.

5. Pour que vous sachiez bien que je ne parle pas ainsi par conjecture, j'appuierai mon enseignement sur une histoire des temps anciens. Il fut un homme admirable et réellement grand, dont le nom était connu sur toute la terre, le bienheureux Job, cet athlète de la piété, vainqueur dans tous les genres de lutte et du monde entier, ce triomphateur qui avait érigé mille trophées remportés sur le diable : tour à tour riche et pauvre, dans la gloire et le mépris, entouré de nombreux enfants et sans famille, vivant dans des palais dignes d'un roi et sur le fumier, avec des vêtements splendides et dévoré par les vers; il avait eu des serviteurs sans nombre, puis il subit d'innombrables injures, par la révolte de ces mêmes serviteurs, les reproches de ses amis et les embûches de sa femme. Au commencement, tous les biens affluaient autour de lui; de vastes possessions, une puissance non moins vaste, les honneurs, la gloire, la paix et la sérénité, le respect des hommes et la santé du corps, une famille dans l'opulence, aucun sujet de douleur; sa richesse ne repoussait pas la sécurité, sa prospérité semblait inébranlable, et certes à bon droit, car Dieu l'avait entouré de toute part comme d'un mur de défense. Mais plus tard tous ces biens lui furent ravis, mille tempêtes se déchaînèrent sur sa maison, toutes à l'envi, toutes à la fois, toutes avec une extrême violence. Il perdit coup sur coup tout ce qu'il possédait : ses serviteurs et ses enfants furent frappés d'une mort aussi prématurée que terrible, pendant le repas, au milieu des mets et des coupes, non par la hache ou l'épée, mais par la malice du diable, qui fit crouler la maison. Alors sa femme s'arma contre lui et fit mouvoir contre ce juste toutes ses machines de guerre; ses domestiques et ses amis lui crachèrent à la figure, selon sa propre expression : «Ils sont allés jusqu'à couvrir ma figure de crachats.» (Job, 30,10)

On se précipite sur lui, on ne lui laisse pas une place dans la maison; et le voilà désormais vivant sur un fumier. Les vers fourmillent sur son corps, il est inondé de sang et de pus, ce diamant inestimable. Le saint est réduit à se servir d'un tesson pour racler ses plaies, se déchirant ainsi lui-même; à une douleur succèdent une autre douleur, des tortures intolérables, la nuit plus fatigante que le jour, le jour plus terrible que la nuit, comme il s'exprime encore lui-même : «Si je m'étends sur ma couche, je dis : Quand viendra le jour ? Puis, lorsque je me lève, je dis encore : Quand viendra la nuit ? Je suis plongé dans la souffrance du soir jusqu'au matin.» (Ibid., 7,4) Partout des abîmes, partout des écueils, pas un consolateur, des accusateurs sans nombre; et cependant, dans cette affreuse tempête, battu par tant de flots, il fait face à tous ces maux réunis, il oppose à leurs coups un cœur généreux, un courage inébranlable. Et la cause, c'est, comme je le disais tout à l'heure, qu'au sein des richesses, il s'attendait à la pauvreté; à la maladie, quand il possédait les avantages de la santé; à l'isolement, quand il était au milieu d'une famille si nombreuse. Il gardait cette crainte dans son cœur, il la nourrissait en quelque sorte en méditant sur la nature des choses humaines, en considérant la mobilité des biens matériels. Il l'a dit : «La crainte dont j'étais rempli s'est réalisée sur moi, le péril que je redoutais, j'y suis tombé,» (Ibid., 3,25) Ses

pensées étaient toujours dirigées vers cette perspective, il attendait le malheur, il le voyait venir, il l'espérait presque. Aussi ne fut-il pas abattu quand le malheur arriva. «Je n'ai pas eu de repos, je n'ai pas eu de calme, je n'ai pas eu de relâche, la colère a éclaté sur moi.» (Job 3,26) Remarquez qu'il ne parle pas au présent : Je n'ai ni paix ni trêve; non, il a parlé au passé : «Je n'ai pas eu la paix.»

La prospérité semblait devoir m'inspirer l'assurance et la fierté; mais la perspective de l'infortune ne me laissait pas de repos, L'abondance me conseillait les délices; mais l'aspect effrayant de l'avenir me jetait dans l'angoisse. Le présent ne respirait que la joie; mais l'avenir était plein de sollicitudes. C'est parce qu'il avait médité sur cet avenir avec attention qu'il supporta l'épreuve avec une mâle énergie; c'est parce qu'il s'était préparé au combat qu'il remporta la victoire; il s'était familiarisé avec le malheur par la prévoyance, il n'en fut pas troublé quand il le vit de près. Or, qu'il n'ait pas attaché son cœur aux félicités présentes, lui-même vous le dira : «Je ne me suis pas délecté, je le jure, dans les richesses qui s'accumulaient autour de moi; je n'ai pas fait de l'or ma force; je n'ai pas mis ma confiance dans les pierres précieuses, je n'ai pas étendu mes mains vers des trésors innombrables.» (Job 31,24-25) – Que dites-vous, ô homme ? Vous ne vous êtes pas complu dans l'affluence de vos biens ? – Nullement, répond-il. Pourquoi cela ? – Parce que j'en connaissais la faiblesse et l'instabilité, je savais que la possession n'en est pas durable. «Je vois, ajoute-t-il, le soleil s'allumer et s'éteindre, la lune perdre son éclat, parce que leur lumière ne leur appartient pas.» (Ibid., 26) Voici le sens de ces paroles : Si les astres qui brillent perpétuellement dans les cieux, subissent quelque altération; si le soleil et la lune ont leurs défaillances, ne serait-ce pas une extrême folie de regarder les choses de la terre comme stables et permanentes ? C'est pour cela qu'il ne mettait pas sa complaisance dans les biens présents et qu'il ne s'affligeait pas trop de les perdre; il connaissait à fond la nature de ces biens.

Formés par de telles leçons, mes bien-aimés, ne nous laissons pas abattre par la pauvreté, ne nous laissons pas enfler par les richesses. Au milieu de ces variations, conservons un esprit immuable, et nous recueillerons le doux fruit de la philosophie; il arrivera de la sorte que nous aurons le bonheur d'ici-bas et que nous obtiendrons les biens de la vie future. Puisse-t-il en être ainsi pour nous tous, par la grâce et la bonté de notre Seigneur Jésus Christ.

